

# Variations bibliographiques

Hélène Cazes

Université de Victoria

Forme obligée de sous-genre savant (généralement en appendice, marges ou bas de page), démarche intellectuelle et heuristique, description de livres et de bibliothèques, programme de lectures, relevé des sources, documentation des citations, le mot « bibliographie » recouvre tant de types de textes et de disciplines qu'il semble un fourre-tout où l'on pourrait ranger tant la bibliologie, l'érudition, la codicologie, le recours aux sources primaires, la collection, que les définitions méthodologiques, les remerciements inauguraux ou les listes de lectures obligatoires.

### ***Imprécisions premières***

Cette imprécision définitionnelle paraît comme une accumulation historique et scientifique d'usages, joints par les temps ou par les voisinages, et elle confère une exceptionnelle envergure au champ bibliographique : n'en est-il pas venu à recouvrer tant les répertoires de sources et documents que les listes d'études et les récapitulatifs scientifiques ? Voire, l'histoire récente des cultures du livre a ajouté à ce carquois déjà fort plein la « bibliographie matérielle », qui décrit dans sa fabrication et sa composition concrète les volumes anciens comme modernes. Et la codicologie, la recherche des provenances, l'étude des fonds ne sont pas exclues de la constellation des sciences.

L'étymologie ici aide peu, car elle est également aussi large qu'imprécise : la bibliologie emprunte au suffixe « -logie » sa palette de significations pour signifier l'étude livresque d'un sujet comme l'étude des livres (touchant un sujet). Pourquoi même ne pas surimposer le sens moderne d'étude du livre, comme objet ? Tout est possible dans la juxtaposition des deux concepts « livre » et « étude ». Et l'on voit même que le mot « bibliographie », lorsqu'il désigne métonymiquement un ouvrage, se réfère à un ouvrage savant. En effet, le titre renverse alors l'ordre habituel des hiérarchies grammaticales, faisant de l'étude du livre le livre d'étude... et comme cet ouvrage est également une œuvre de bibliographie, science plus large que le savoir contenu en ses pages, la question des définitions et des catégorisations se fait de plus en plus complexe. L'histoire des œuvres publiées sous la rubrique « bibliographie », quand bien même nous en réduirions l'inventaire aux seuls ouvrages faisant mention expresse de

cette catégorie en leur titre, ne permettrait pas de dériver des objets une définition essentielle.

***Le « champ total »***

Non que cette absence de définition unique ait en quelque manière nui à la réputation ou à la reconnaissance de la bibliographie ; il semble au contraire que cette largeur de significations, valeurs et genres ait fourni un fertile terreau aux enquêtes et écritures bibliographiques ! Ainsi que l'a fait remarquer Gilles Varet, le champ de la bibliographie est « total » (1956, p. 67) : un champ qui s'étend et se déplace là où vont les savoirs et les conceptions des savoirs. Elle est ainsi « d'abord » une science des livres et des bibliothèques (Varet, 1956, p. 165), mais elle se spécialise selon les matières, se métamorphose selon l'apparition ou la disparition des sujets, se prend elle-même comme objet afin de définir ses « branches » toujours en formation et en mouvement. De fait, entre les distinctions portant sur la nature de l'enquête bibliographique (collection de livres ou collection de lectures scientifiques), sur la nature des objets recueillis (sources primaires ou sources secondaires, livres lus ou livres à lire), sur la visée de l'œuvre bibliographique (catalogue d'une bibliothèque, constituée ou rêvée, ou bien état de la question sur un point précis), sur les critères d'élaboration (de première main ou sur références), sur la présentation (par liste, par fiche, en une base de données) et l'interrogation future des références (par auteur, date, format, sujet, etc.), la bibliographie ne cesse de lancer de nouveaux termes désignant de nouvelles spécialités. Le silence définitionnel autorise toutes les définitions secondes !

Or, c'est bien de statut second qu'il s'agit : au service d'autres textes ou au service d'un objet, la bibliographie semble par essence une médiation. Elle remplace le livre lorsqu'elle se nomme « bibliothèque », comme aux temps anciens. Mais, également, elle perpétue parfois la mémoire de la bibliothèque d'un ami ou d'un maître décédé. Ou bien elle fait partager la bibliothèque d'un grand. Elle pourrait alors servir de guide pour l'établissement d'une collection ou pour l'orientation dans une collection. Plus loin ! Elle permet d'établir mentalement la collection qu'il faudrait composer. Elle donne la liste des ouvrages qui traitent d'une question. Elle assure l'intégrité de l'œuvre d'auteurs. Elle restitue les noms déguisés ou les titres perdus, elle redonne un contexte aux ouvrages orphelins... À la fois instrument et création de la tradition, au sens propre, la bibliographie s'effacerait derrière les objets de cette tradition et sa définition épouserait l'infinie variété de ses contenus. De fait, telle conception de la bibliographie la considère comme idéale médiation, pure médiation d'un monde à ses lecteurs.

### ***Objets et cheminements***

Il n'était pas question, pour explorer la richesse d'une imprécision générique, de tenter l'impossible inventaire de tous les possibles. Ce collectif a été organisé comme une conversation au carrefour de routes et disciplines : en une première partie, la bibliographie y est considérée comme garantie et comme condition du discours savant. Une deuxième partie examine les liens inattendus entre bibliographie et histoire des textes : il ne s'agit plus d'en donner les titres, mais d'en retrouver les titres et d'en établir la lisibilité. L'accès au volume se définit ainsi comme une identification certaine, mais

aussi comme une adaptation des codes de lecture, tels que la ponctuation ou l'orthographe. Enfin, une troisième et dernière partie examine les traditions qu'étudie, mais aussi qu'élabore, la bibliographie érudite. Car, si liste est faite, alors bibliothèque est créée... et si bibliothèque est cataloguée, mémoire lui est donnée.

### ***Bibliothèques savantes***

Le cheminement de ce collectif part ainsi de nos bibliographies : celles qui suivent chacun des articles qui constituent ce volume, celles qui alourdissent les thèses, celles que nos éditeurs mettent en appendice, imprimées en corps plus modeste pour gagner de la place. Quel est le statut de la bibliographie de thèse, se demande Elizabeth Parinet ? Aujourd'hui, dans l'université française (et ailleurs), une thèse en lettres ou en sciences humaines est nécessairement accompagnée d'une volumineuse bibliographie qui pourra éventuellement faire l'objet de remarques, voire de questions au moment de la soutenance. Quel rôle assigne-t-on à cet exercice obligé qui n'a jamais fait l'objet d'une définition officielle ? La bibliographie d'une thèse est-elle la liste des ouvrages que l'auteur a lus ? Si la bibliographie s'adresse au public plus large des lecteurs et des chercheurs intéressés par le sujet, son but est-il de suggérer des lectures ? Préciser des références d'ouvrages cités en note ? Comment cet exercice obligé s'est-il imposé et quel but se fixait-il à l'origine ?

Les études d'Isabelle Diu et de Laurence Pradelle examinent en détail comment le savant humaniste invente puis utilise la légitimation bibliographique pour faire œuvre : il puise dans le répertoire de lectures non seulement une inspiration de

matières mais encore une méthode et, enfin, une structure de son propre discours. Isabelle Diu analyse ainsi les *Adages* d'Érasme depuis leur première publication, en 1500, jusqu'à leurs reprises, augmentations, adaptations. Dans ce texte multiforme et toujours en croissance, elle reconnaît une idéale bibliographie de lectures d'autorité et de traditions. Érasme s'assigne en effet la tâche, même si elle n'est présentée qu'en creux, d'établir un véritable catalogue des auteurs d'adages, anciens et modernes. Peut-on alors parler de la bibliographie comme la représentation textuelle d'une histoire littéraire qui se donne à lire ?

Laurence Pradelle, se penchant sur une *Lettre Familière* de Pétrarque (3, 18), pose la question depuis l'autre rive de la création : que signifie une liste de livres dressée par un écrivain ? Étudiant une lettre rédigée comme une requête adressée à un ami pour lui procurer des livres, elle y entend avant tout un éloge de la littérature où l'humaniste semble procéder par association d'idées. Or, plus qu'à un inventaire de sa bibliothèque, Pétrarque s'essaie à dresser le récapitulatif des sources qu'il utilisa pour ses trois livres programmatiques des *Familieres*. Surtout, il propose un parcours thématique de références philosophiques et littéraires arrangées selon ses interrogations. La démarche bibliographique de Pétrarque impliquerait ainsi à la fois un contenu (le catalogue) et une méthode (un ordre de lecture).

### ***Restitutions et médiations***

L'article de Gilles Pollizi donne un autre sens au terme qui nous occupe. Avant de dresser la liste des titres, il faut en effet

s'assurer de leur véracité. Et le bibliographe est aussi celui qui rend aux auteurs les textes qu'ils ont écrits, tandis que son autorité garantit l'identification des œuvres et créateurs. Or, avant la période contemporaine, quelle est la nature de cette métonymie, qui associe les contenus aux titres des livres ? Étiquetage, référencement ? En prenant pour exemples deux œuvres qu'on tient pour des modèles de déguisement éditorial et fictionnel, le *Chevalier Doré* (Paris, Janot, 1541) et *Girard d'Euphrate* (Paris, Longis et Sertenas, 1549), Gilles Pollizi en fait valoir les convergences inattendues : la conclusion de cette étude montre alors qu'il n'y a pas de rupture véritable dans la transmission des fictions médiévales, mais plutôt un mouvement continu de déformation et d'adaptation du matériau narratif au moment de la Renaissance. La bibliographie s'est alors faite histoire littéraire, purement.

L'article de Donald Beecher suit l'autre dimension de la restitution des textes : en aval cette fois. En effet, pour que le texte soit lu, il faut en assurer la lisibilité. Or habitudes et codes changent : médiation pour une réception des œuvres anciennes, dont la langue ou la graphie pourraient sembler obsolètes, voire obscures, la bibliographie s'apparente alors aux sciences éditoriales du déchiffrement, de la transcription, de l'adaptation. Donald Beecher, lui-même éditeur de longue date et de bon renom, analyse le travail textuel que demande une heureuse médiation littéraire. En effet, les éditeurs de textes de la Renaissance présentés en édition moderne se trouvent à devoir choisir entre les conventions typographiques des éditeurs d'origines ou une modernisation qui risque d'obscurcir certaines évidences précieuses pour favoriser une rencontre authentique avec le texte. Avec fougue, l'auteur propose ici le

début d'une défense de l'édition modernisée, seule capable de donner à lire non pas un monument mais un texte.

### ***Passations et relais***

La dernière partie est consacrée aux passeurs, qui transmettent textes, savoirs, disciplines : bibliographes, éditeurs, catalogueurs, modestes acteurs de l'histoire littéraire dont le nom figure rarement en haut de page. En une synthèse sous forme de catalogue, brassant une bonne douzaine de siècles d'histoire littéraire oubliée ainsi qu'une injustice de nos bibliographies occidentales, Thomas Conley montre que l'impression par les humanistes des textes antiques est souvent racontée par le biais occidental et classique : elle commencerait et s'achèverait en Europe de l'Ouest, elle s'intéresserait aux grands classiques exclusivement, peu soucieuse de leurs épigones byzantins. Or, l'histoire culturelle s'écrit également dans les régions que les centres ont désignées comme « périphéries », par les textes que l'on néglige comme « mineurs » et en ces événements que l'on classe comme secondes découvertes. La position seconde, justement, en invalide-t-elle la pertinence ? Avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, presque tous les textes grecs connus, classiques ou byzantins, avaient été édités, traduits en latin et publiés par les soins des humanistes. La plupart des textes byzantins avaient été étudiés et établis par les hellénistes résidant à Bâle ou à Genève, ainsi qu'à Venise, Paris et Ingolstadt. Cependant, cette réception « occidentale » des textes byzantins ne doit pas faire oublier les travaux d'humanistes des périphéries de cette Europe Renaissance : Alcalá de Henares, Cracovie, Anvers et Leyde sont les capitales de cette autre philologie byzantine. Et nous,

lecteurs modernes, ne sommes-nous pas les héritiers de ces passeurs seconds, plutôt que des premiers maîtres ?

Continuant cette réflexion sur la passation et la reconnaissance des médiations, l'article d'Hélène Cazes propose de lire les bibliographies comme des récits et des performances de passations. Dans l'imprécision générique, on parle souvent des recueils de bibliographie comme d'ouvrages sans spécificité d'écriture : on y trouverait des fragments, des références à consulter, et non une poétique du discours savant. On y lirait encore moins probablement des récits ! Or, elle en étudie les topiques, les reprises, les scènes, pour reconnaître dans trois grands recueils fondateurs de la tradition bibliographique en français (*Bibliothèque Française* de François Grudé de La Croix du Maine, 1585 ; *Jugements des Savants* d'Adrien Baillet, 1685 ; *La France Littéraire* de Joseph-Marie Quérard, 1827) des poétiques, des discours, des récits qui s'assemblent en une œuvre collective et mémorielle. Si le terme « bibliographie » semble être appliqué par défaut, comme une non-détermination, et si les références sont souvent accumulées avec un souci de neutralité littéraire, ce serait illusion de croire à une transparence poétique, à un degré zéro des bibliographies. Comment constitueraient-elles un hors-texte, au service des textes, sans écriture ? Le lecteur consulte, parfois sans la lire, la bibliographie pour accéder au texte : l'illusion de la pure médiation peut alors, et seulement dans le cadre de cette lecture sans continuité, opérer. En revanche, dès que la lecture se fait continue, au sein d'un recueil ou encore dans la durée des traditions et reprises, la bibliographie se met à tenir des discours et à raconter des histoires. Le surprenant motif narratif de l'enfant-bibliographe devient alors l'emblème de célébrations bibliographiques de la tradition : il représente la

passation du savoir, depuis les temps les plus anciens connus, jusqu'au lecteur, le « dernier venu », vous, moi...

## Bibliographie

VARET, Gilles. 1956, *Histoire et Savoir*, Presses universitaires de Franche-Comté.